

Le scénario en question

Marie-Claude Loiselle

Numéro 162, juin–juillet 2013

Industrie en crise. Cinéma en mutation !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loiselle, M.-C. (2013). Le scénario en question. *24 images*, (162), 13–13.

LE SCÉNARIO EN QUESTION

À l'automne dernier, le diagnostic a été posé par le président de la SODEC: si notre cinéma n'a pas su attirer les foules dans les salles du Québec en 2012, c'est que les scénarios n'étaient pas suffisamment bons. Mais quelle révolution annonce donc pareille clairvoyance? Or, n'était-ce pas pourtant la même personne qui, voici quinze ans, alors qu'elle était à la tête de Téléfilm Canada, de concert avec le dirigeant de la SODEC, désignait l'écriture déficiente de nos scénarios comme responsable de la piètre «qualité» de notre cinéma¹? Chaque fois que la défection du public tire la courbe de fréquentation des salles vers le bas du tableau comptable, on évoque ce syndrome fatal tout en reconduisant les mêmes principes timorés et à courte vue – discours qui n'est rien d'autre qu'une manœuvre de diversion pour éviter de remettre en cause les véritables aberrations inhérentes au système d'attribution des fonds publics et de diffusion des films.

Bien sûr qu'il ne s'agit pas de nier la valeur d'un scénario longuement mûri et remis en question par son auteur, mais de rappeler simplement, bien que cela apparaisse comme l'évidence la plus élémentaire, que le scénario en soi n'est «rien», c'est-à-dire que tout est dans la manière dont un cinéaste s'en empare pour lui insuffler cette force lui permettant de trouver sa forme propre qui le fera vivre à l'écran: «tuer» le texte pour que naisse autre chose. Pourtant, dans son obsession du scénario-panacée, qu'il envisage ni plus ni moins que comme un bon «concept»², notre président de la SODEC rajoute maintenant à ce remède que l'institution puisse avoir l'assurance que le produit final colle au projet sur papier³. Le cinéma-concept, voilà ce qui sauvera notre cinéma de la «crise» qui le terrasse! Et que le président de la SODEC ait eu avant tout

en tête au moment de ces déclarations ce cinéma «grand public de qualité» que nos institutions prétendent rechercher change-t-il vraiment quelque chose à l'affaire?

La panique qui semble s'être emparée soudainement des gestionnaires de notre industrie cinématographique pourrait certes être perçue comme un aveu d'échec. Car, du fait que bien des projets qui reçoivent sans difficulté l'aval des institutions soient choisis pour de mauvaises raisons, il n'y a pas à douter. Ainsi peut-on croire qu'aujourd'hui certains doctes diagnostiqueurs des maux de notre cinéma, conscients de leur méprise, en soient venus à admettre l'indigence de la grande majorité des films qu'ils soutiennent? N'ironisons pas davantage, car il est clair que la révolution n'est pas pour demain. En tout cas, pas celle que nous pourrions espérer voir surgir d'une crise. Aussi profonde soit la déliquescence de ces institutions et du système

qu'elles maintiennent en place – système qui condamne d'emblée 95% des films qui voient le jour –, ce n'est pas demain la veille que celles-ci changeront de cap. Et les remèdes qu'elles voudront utiliser pour «sauver notre cinéma» pourraient bien ressembler à ceux qu'applique la troïka pour sauver l'Europe: se servir de la crise pour en faire écoper les victimes. Parmi toutes les déclarations alarmées concernant notre cinéma, a-t-on perçu la moindre volonté de donner aux films et aux cinéastes des outils pour combattre la logique économique guerrière qui les met de plus en plus en péril? – **Marie-Claude Loïsele**

1. Voir l'éditorial «La révolution institutionnelle», *24 images*, n° 87, été 1997.

2. Lire les propos de François Macerola dans *La Presse* du 6 novembre 2012.

3. Voir l'article «La SODEC veut de meilleurs scénarios» paru dans *La Presse* du 12 décembre 2012.

Chaque fois que la défection du public tire la courbe de fréquentation des salles vers le bas du tableau comptable, on évoque ce syndrome fatal [l'écriture déficiente de nos scénarios].

Extraits de *Propos sur la scénarisation*, Gilles Groulx, 1975

«J'ai toujours pensé que pour préparer la production d'un film, c'est d'une idée forte et d'un plan qu'il s'agissait; qu'un cinéaste ne devait pas écrire sur le papier le déroulement de son film comme s'il s'agissait d'un roman, avec en plus: des dialogues, un découpage, des prévisions sonores, des musiques, des notes explicatives sur les intentions de telles ou telles scènes, etc. Cela rend la tâche des lecteurs plus facile mais ne rend pas justice au matériau cinématographique. Cela ressemble plus à une plaidoirie de défense devant un tribunal qu'à un travail passionné de créateur/inventeur de cinéma. Le film, même en préparation est beaucoup plus qu'une «rédaction», il tient d'avantage de l'intuition de l'inventeur qui s'accroche à quelques signes perçus et qui commence à grands traits à faire le croquis de son plan. Le film est lumière et son; le film est idée et intentions; le film est perception et exposition; le film est invention et création dans une collaboration, depuis le commencement jusqu'à la fin.
[...]

Cette conception [du scénario roman] m'apparaît comme un film déjà terminé que l'on n'a plus qu'à exécuter: un monde clos à la réalité; un principe qui ne prend de la vie que ce qu'elle a de conforme avec le «scénario». Comme une assurance-faillite pour le producteur.

[...]

Bref. Il me semble que dans le processus de constante ré-invention d'un langage de perception/exposition, le cinéma n'a que faire de l'assurance-tout risque et la domesticité dans laquelle on l'enferme n'annonce rien de bon. D'où rareté de bons films et crises quasi cycliques du cinéma, ailleurs comme ici.

[...]

Il dépend des cinéastes eux-mêmes qu'aucune des étapes de l'expression cinématographique ne devienne une «affaire classée», sous peine de devenir cinéaste de service dans un cinéma de type industriel.»